

Extrait,
La danse des pères

Dans ce roman introspectif, Benjamin se remémore son enfance à Douala, où son père lui racontait l'histoire du Cameroun, oscillant entre la réalité politique instable et les luttes culturelles.

Ah Kiyó ! tonne la voix de mon père. Mets-moi ma chanson préférée !

À la première note de *Na so ade* de Eko Roosevelt, mon père esquisse quelques pas de funky-makossa.

Je me frotte les yeux, souris comme un revenant, difficile de connecter le déhanché de mon père avec le songe qui vient de me quitter : est-ce qu'on peut danser après avoir raconté ce genre de choses ?

Tout ça c'est que j'adore danser. Et pour danser, il n'a pas besoin de faire mille et deux mille pas, à gauche et à droite, il n'a plus cette énergie ; sinon il irait courir derrière un vrai ballon, au lieu de rester planté là tous les dimanches, affaissé dans son fauteuil du chef de famille à regarder les résumés de match de la Ligue des Champions. Non, pour mon papa de papa, danser c'est naylor-naylor, doucement-doucement, un-deux, un-deux, sur-place, seuls les genoux et le bassin miment le récit d'une sarabande bantoue, un-deux, un-deux, une heureuse coordination. Si on ajoute maintenant les épaules, ça donne trois pôles de trémoussement, d'abord un léger twistement des genoux, puis le déhanché suit comme une ondulation d'oriflamme et ses épaules, tem-po, tem-po, tout en délicatesse.

Pâ dit que dans les années 1970, le funky-makossa n'était pas seulement une danse de divertissement : Aaaah les enfants, qu'il s'écrie, c'est-à-dire que le funky kossa-kossa, c'était une attitude,

tout un état d'esprit, *I feel good* de James Brown, Manu Dimango, Miriam Makeba, la musique comme une communauté de destin pour les Noirs, de Salvador à Accra, de Brazza à Paris ou de Kinshasa à New York. Eh oui, fallait nous voir funky-kossa, nous dansions pour faire face à la terreur de la chose blanche. (p. 19-20)

La danse des pères, Genève, © Éditions Zoé, 2025, 170 p.

*** **